

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Les correspondances de François Guizot : 1806-1874](#)[Collection](#)[133_Correspondance d'Etienne-Denis Pasquier à François Guizot : 1840-1862](#)[Item](#)[Paris, le 12 janvier 1849, Etienne-Denis Pasquier à François Guizot](#)

Paris, le 12 janvier 1849, Etienne-Denis Pasquier à François Guizot

Auteurs : Pasquier, Etienne-Denis (1767-1862)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

[De la Démocratie \(ouvrage\)](#), [France \(1848-1852, 2e République\)](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Politique \(France\)](#), [Réception \(Guizot\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. □

Présentation

Date 1849-01-12

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote 14, AN : 163 MI 42 AP 133 Papiers Guizot Bobine Opérateur 21

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Citer cette page

Pasquier, Etienne-Denis (1767-1862), Paris, le 12 janvier 1849, Etienne-Denis

Pasquier à François Guizot, 1849-01-12

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 13/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/5669>

Copier

Informations éditoriales

DestinataireGuizot, François (1787-1874)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.

Information Bibliographique

Titre	Auteur	Date	Lien
De la démocratie en France (janvier 1849)	François Guizot	1849	Lien externe
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 11/12/2023 Dernière modification le 08/05/2024			

14

Paris 13 Janvier 1849

Mon cher confrère,

Cette locution académique me plaît fort et elle remplace bien celle dont j'ai saisi précédemment, donc, cher confrère, j'ai reçu et lu avec un plaisir dont vous ne pouvez douter, votre obligeante lettre et le très bon écrit qui y était joint.

Je comprends parfaitement le besoin que vous vous êtes fait de vous faire encore entendre de votre pays sur un tel sujet et dans de telles circonstances. Vous avez eu raison de croire que je ne pourrais manquer d'être de votre avis. Mes principes en cette matière sont posés depuis longtemps et je ne les ai jamais dissimulés là où j'avais le droit de me faire entendre. Vous souvient-il de cette phrase: La Démocratie coule à pleins bords au milieu de nous, elle se trouvait dans le dernier discours.

que notre paucun De Verre a prononcé
en 1832 dans la chambre des Députés, ce
discours avait été préparé entre lui et moi
et le cri d'alarme qui y était poussé
sortait de nos convictions la plus inté-
-rner. Le torrent n'a pas cessé de grossir.
Depuis le jour où sa redoutable exis-
tence fut ainsi signalée. La révolution
de 1848 en a singulièrement grossi le
ragas, au mois de Février, dernier elle a
rompu toutes ses digues.

On vaudra sans doute en relever
quelque un, je souhaite fort qu'on y
passienne, mais je ne me flatte guère
d'un succès complet dans cette belle et noble
entreprise. Il vous sera toujours honorable
d'avoir, comme vous venez de le faire,
placé votre nom en tête de ceux qui ne
reculent pas devant de telles difficultés.

Je suis très-sensible aux sollicita-
tions que vous m'adressez sur le peu
de force et de valeur qui me reste encore,
mais en me voyant réduit à emprunter
pour vous répondre le secours d'une
main étrangère, vous pouvez juger

de la peine
dans une
-telle de
mi lire, ni
ne servent
me permes
de signes
-trez, peut
la main
a toujours
intérêt.

De la pénible décadence qui m'atteint
D'une des parties le plus essen-
tielle de l'existence. Je ne puis plus
ni lire, ni écrire, mes pauvres yeux
ne servent plus qu'à me conduire. Ils
me permettront au moins cependant
de signer cette lettre et vous reconnaî-
trez peut-être dans cette signature
la main d'un des hommes qui vous
a toujours porté le plus sincère
intérêt.

Vergil

14

Paris 13 Janvier 1849

Mon cher confrère,

Cette locution académique) me plaît fort et elle remplace bien celle dont j'ai saisi précédemment, donc, cher confrère, j'ai reçu et lu avec un plaisir dont vous ne pouvez douter, votre obligeante lettre et le très bon écrit qui y était joint.

Je comprends parfaitement le besoin que vous vous êtes fait de vous faire encore entendre de votre pays sur un tel sujet et dans de telles circonstances. Vous avez eu raison de croire que je ne pourrais manquer d'être de votre avis. Mes principes en cette matière sont posés depuis longtemps et je ne les ai jamais dissimulés là où j'avais le droit de me faire entendre. Vous souvient-il de cette phrase: La Démocratie coule à pleins bords au milieu de nous, elle se trouvait dans le dernier discours.

que notre pauvre De Verre a prononcé
en 1832 dans la chambre des Députés, ce
discours avait été préparé entre lui et moi
et le cri d'alarme qui y était poussé
sortait de nos convictions la plus inté-
-rièr. Le torrent n'a pas cessé de grossir.
Depuis le jour où sa redoutable exis-
tence fut ainsi signalée. La révolution
de 1848 en a singulièrement grossi le
ragas, au mois de Février, dernier elle a
rompu toutes ses digues.

On vaudra sans doute en relever
quelque un, je souhaite fort qu'on y
passionné, mais je ne me flatte guère
d'un succès complet dans cette belle et noble
entreprise. Il vous sera toujours honorable
d'avoir, comme vous venez de le faire,
placé votre nom en tête de ceux qui ne
reculent pas devant de telles difficultés.

Je suis très-sensible aux sollicita-
tions que vous m'adressez sur le peu
de force et de valeur qui me reste encore,
mais en me voyant réduit à emprunter
pour vous répondre le secours d'une
main étrangère, vous pouvez juger

de la peine
dans une
-telle de
mi lire, ni
ne servent
me permet
de signer
-tre, peut
la main
a toujours
intérêt.

De la pénible décadence qui m'atteint
D'une des parties le plus essen-
tielle de l'existence. Je ne puis plus
ni lire, ni écrire, mes pauvres yeux
ne servent plus qu'à me conduire. Ils
me permettront au moins cependant
de signer cette lettre et vous reconnaî-
trez peut-être dans cette signature
la main d'un des hommes qui vous
a toujours porté le plus sincère
intérêt.

Vergil